

# Luxemburger Wort

«Le frigo» à partir de lundi à l'affiche du Théâtre des Capucins

## «Un art vivant et sans ,filtre'»

David Talbot porte le monologue d'un homme condamné par le sida



David Talbot: après 15 années passées sur les planches il tente l'expérience d'être seul sur scène.

(PHOTO: BOHUMIL KOSTOHRZY)

INTERVIEW: VESNA ANDONOVIC

Une scène, un homme, une maladie et une certitude: celle de la mort inéluctable. Telle est la donne de «Le frigo» écrit par Copi, de son vrai nom Raul Damonte Botana, né en 1939 à Buenos Aires et mort des suites du sida à Paris en 1987. Un chant du cygne émouvant porté par un jeune acteur. Rencontre avec le comédien David Talbot qui porte ce monologue, mis en scène par François Baldassare, à bras le corps ...

■ Après une attention publique et médiatique extrême, on a aujourd'hui l'impression que l'existence même du sida est entrée à tel point dans les mœurs qu'il n'est plus vraiment perçu comme une menace mortelle...

C'est vrai. C'est une maladie qui depuis ses nouveaux traitements, comme la trithérapie, fait moins peur. On en meurt beaucoup moins et du coup, les jeunes générations prennent beaucoup plus de risques et se protègent beaucoup moins qu'à une certaine période. C'est très inquiétant... Car la réalité est que le sida reste une vraie maladie, son traitement est très lourd et a des effets secondaires très importants. Pourtant on a l'impression qu'il s'est «banalisé»... c'est dangereux!

■ Qu'est-ce qui vous a décidé à accepter ce rôle, dans lequel en plus vous vous retrouvez seul sur scène?

Je suis né en 1971 et je fais partie de cette génération qui a grandi avec la peur de cette maladie apparue au milieu des années '80 - même si la pièce n'en parle pas directement elle est toujours là en toile de fond.

Au début je n'avais pas très envie d'être seul sur scène, j'en avais même peur. Ça fait maintenant 15 ans que je fais du théâtre et je me suis dit que c'était le bon moment de tenter l'expérience, pour tester des choses, me mettre en quelque sorte «en danger» et voir ce que cela donne. Cette expérience nouvelle m'excite aussi et me met face à un petit «challenge». Même en étant seul sur scène je ne suis pas «seul» dans la pièce, puisqu'il y a encore le public, dont on sent les réactions et l'attention.

■ Dans quelle mesure l'art, et le théâtre en particulier, apportent-ils autre chose que des «faits» objectifs sur la maladie?

Le théâtre véhicule une émotion - dans le rire, la nostalgie, la tristesse, la peur... Le public est touché et ému, il vit quelque chose d'intense. Le théâtre est un art vivant et sans «filtre» - on a des acteurs qui vivent, qui respirent, qui transpirent, qui postillonnent... Et ce qui y est fabuleux, c'est cette réunion de gens dans une salle, qui ne se connaissent pas, et qui partagent un moment ensemble. C'est là, la rareté et la beauté du théâtre.

■ Il est vrai qu'en tant que comédien, on doit s'approprier ses personnages. Comment fait-on cela lorsqu'il s'agit d'un sujet aussi difficile qu'un compte à rebours inéluctable vers une mort certaine?

C'est ça le métier de comédien: on ne doit pas forcément être en phase terminale du sida pour jouer quelqu'un qui va mourir. La mort est une situation que tout le monde vit et vivra: nous allons tous mourir, même si là le compte à rebours est bien plus présent et la maladie bien avancée. Pour ma

part j'ai abordé le personnage assez concrètement, en m'appuyant sur la douleur physique et en me battant contre cette douleur que je connais comme tout le monde. Mon travail est d'éprouver physiquement cette difficulté à continuer la bataille contre la déchéance. Je l'invoque et je la revis quand je joue. De plus le rôle est assez physique: je fais des choses dont je n'ai pas l'habitude, comme faire du «Poledance» et marcher avec des talons de 15 centimètres...

■ Ce monologue a été la dernière apparition sur scène de Copi, avant que le sida ne l'emporte en 1987...

Oui, on ne peut pas omettre l'histoire personnelle de Copi. Pourtant c'est aussi une pièce dans laquelle il y a beaucoup de pudeur et où la gaieté, l'humour et la fantaisie sont toujours mis devant la réalité plus violente de la vie. Le personnage passe son temps à se battre contre la maladie, ses angoisses, la déchéance physique - il se bat jusqu'à son dernier souffle sans jamais être dans la plainte. Copi ne livrait que très peu son intimité, mais transformait tout en une vaste blague. La pièce est basée totalement sur l'imaginaire: j'incarne tout un tas de personnages et je m'imagine tout un tas de choses, alors qu'au fait je suis seul dans mon appartement.

■ Existe-t-il des enregistrements de cette performance, respectivement avez-vous cherché à découvrir ce que lui en avait fait avant de vous y lancer vous-même?

J'adore l'univers de Copi et ses costumes si extravagants et j'aurais été très curieux de le voir sur la scène du Théâtre Fontaine à Paris. Et même si l'on trouve quel-

ques courtes captations de ses performances sur internet, je n'ai jamais cherché à m'y intéresser plus profondément avant de me lancer moi-même. A partir du moment où je savais que j'allais jouer le rôle, je ne le voulais justement pas, pour pouvoir m'approprier moi-même l'histoire et le personnage.

■ Le metteur en scène François Baldassare a lui-même été à plusieurs reprises comédien. Cela influence-t-il sa façon de concevoir le travail du metteur en scène?

Probablement, même si moi-même je ne m'en rends pas forcément compte. François a certainement une compréhension plus grande de ce que c'est d'être sur scène et de jouer - après c'est plus une discussion, un échange, une espèce d'aller-retour entre nous. Il me dirige finement en me donnant plus des idées plutôt que de me «diriger» à proprement parler. Grâce à son expérience, le dialogue se fait plus facilement, ce qui est très agréable. Je pense qu'au finale c'est une question de sensibilité, d'humanité et de rapport à l'autre.

■ Comment cela s'est-il passé concrètement?

Nous nous sommes vus quinze jours en mars dernier, et depuis un peu plus d'un mois et demi nous répétons intensément. Nous avons fait beaucoup d'exercices corporels, pour bien pouvoir me plonger dans un corps et dans ce que peut éprouver ce dernier quand il est malade et qu'il souffre.

Les lundi 28, mercredi 30 et jeudi 31 janvier à 20 heures au Théâtre des Capucins. Durée: env. 70 minutes. Les tickets au prix de 20 et 8 euros peuvent être réservés au tél. 47 08 95-1 ou sur [www.luxembourgticket.lu](http://www.luxembourgticket.lu).